

—Soyez sans crainte, ma chère enfant, et ayez du courage, Dieu est là.

—Eh bien ! me dit Mme Le Tellier lorsque j'entrai dans sa chambre, comment va cette pauvre Constance ? C'est un ange, n'est-ce pas ?

Je ne sais ce que je répondis, cette parole me semblait bien étrange après ce que je venais d'apprendre.

—Ma pauvre Marie, reprit ma cousine, doit être désespérée. Elle perd une amie incomparable, pieuse, douce et dévouée, j'en suis désolée pour elle.

Mme Le Tellier pleurait. Il fallait la consoler. Jamais tâche ne m'avait semblé si difficile. Est-il rien de triste comme une douleur que tout paraît justifier, et qui repose sur le néant ? J'éprouvai un soulagement réel lorsque je pus enfin quitter ma pauvre cousine.

Mlle du Mersan mourut dans la nuit. J'avais emporté le coffret qui renfermait les lettres de Marie : je les lui remis le lendemain. Elle l'ouvrit d'un air morne. Elle regarda ces lettres déjà jaunies par le temps avec une douleur muette que je respectai, puis elle les brûla une à une.

—J'ai déjà brûlé les autres, me dit-elle, j'ai voulu les relire, mais je n'ai pu continuer, cousine. Elles étaient bien belles, ces lettres, mais, en les relisant, j'y trouvais je ne sais quel charme affreux, quelque chose de beau et d'horrible à la fois. Comment ai-je pu croire que ce soldat, au regard loyal, au sourire si franc, m'écrivait ainsi ? Jamais le frère et la sœur ne se sont moins ressemblés.

Marie, vous l'aimez, je le vois. Eh bien ! espérez, le jeune homme reviendra : je parlerai à ma cousine.

Marie m'interrompit avec une sorte d'effroi. —Jamais, jamais, dit-elle. Il faudrait tout avouer à M. du Mersan, et j'en mourrais. Ma cousine, j'ai fait un rêve, et je n'en guérirai pas, voilà tout.

Elle n'en guérit jamais. Le capitaine du Mersan fut tué en Kabylie quelques mois après la mort de sa sœur. J'étais alors à Paris. Une lettre de Marie m'annonça cette mort.

—Si je pouvais le pleurer, me dit-elle, si j'avais été quelque chose dans sa vie, j'éprouverais de cruels regrets sans doute ; mais, au lieu d'un passé flétri, j'aurais eu un passé pur et doux. Hélas ! je n'ai aimé qu'un songe. Celui que je pleure malgré moi aurait appris ma mort avec indifférence. Il a rempli deux années de mon existence ! et je n'ai occupé aucune place dans la sienne. Chose plus triste encore, il se peut que, si je l'avais connu, je ne l'eusse pas aimé. Vous me dites d'avoir du courage, que je suis jeune encore, que la vie peut offrir mille dédommagements ; je voudrais vous croire, mais je ne le peux pas. Il me semble qu'il y a certaines souffrances de l'esprit comme certaines maladies du corps dont on ne doit jamais guérir entièrement. Ma vie sera calme, je le crois : je me contenterai de repos à défaut de bonheur. Mais, puis-je me dissimuler que j'ai vécu d'illusions ? Je n'ai eu ni joies ni douleurs réelles. Si j'avais été, comme je croyais l'être, la fiancée du capitaine du Mersan, mort glorieusement en combattant pour son pays, il me resterait quelque chose. Le bonheur de mon matin aurait doré ma vie jusqu'au soir. On peut vivre de ses souvenirs et même de ses regrets ; mais on meurt par le cœur, surtout d'un rêve perdu. Pardonnez-moi de me plaindre ainsi ; je ne puis m'ouvrir qu'à vous. J'affligerais trop ma tante si je lui parlais de ma faute. Je lui avouerai tout un jour, mais le courage de le faire ne m'est pas encore venu.

Lorsque je lus cette lettre, je vis bien que ma pauvre Marie avait été blessée profondément. Le temps l'aurait consolée sans doute, mais Dieu réservait une épreuve cruelle à ma cousine : Marie lui fut enlevée par une fièvre cérébrale. Elle eut le délire tout le temps de sa maladie, et mourut sans avoir recouvré connaissance.

Cette mort prématurée remplit Mme Le Tellier de douleur.

—Venez me consoler, m'écrivit-elle.

Je ne pus résister à cette prière, et je partis pour...

On était au printemps. Des pommiers chargés de fleurs bordaient tous les sentiers : de légers nuages blancs flottaient sur un ciel du bleu le plus pur ; une verdure admirable couvrait la terre, et chaque brise qui m'arrivait était chargée de senteurs pénétrantes.

Lorsque la voiture qui était venue me chercher s'arrêta devant le perron de ma cousine, je trouvai à cette demeure antique que je ne sais quelle mine rajeunie qui me fit mal. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes. Le soleil entraînait dans toutes ces vieilles chambres et leur donnait un air de gaieté ; le jardin embaumait ; les arbres séculaires s'élevaient parés de jeunes feuilles d'un vert éclatant ; les oiseaux chantaient leurs plus belles chansons ; partout la vie débordait, et Marie, si jeune encore, Marie si charmante et si tendrement aimée, n'était plus là.

—Il y a un mois, je l'avais encore, s'écria Mme Le Tellier, en m'apercevant. Et la pauvre femme éclata en sanglots.

Comment consoler cette mère affligée ? car Marie était bien sa fille par le cœur. Je ne l'avais même pas, mais je pleurai avec elle.

—Ah ! vous me faites du bien, me dit-elle avec effusion.

Le même soir, nous nous rendîmes au cimetière. C'était un petit champ situé sur le versant d'une colline, à côté de l'église.

Dans ce jardin de la mort on ne voyait que des fleurs, des croix de bois vermoulues, et deux pierres blanches devant lesquelles ma cousine s'arrêta.

Elle s'agenouilla sans rien dire. Sur l'un des

tombeaux, je lus le nom de Marie, sur l'autre celui de Constance du Mersan.

—Je l'ai fait mettre à côté de son amie, me dit ma cousine ; elles s'aimaient tant !

Pauvre Marie ! Elle avait dû souffrir et se taire jusqu'à la fin. Elle était morte en emportant son secret.

Je regardai ces deux tombes entourées de fleurs blanches, et sous lesquelles dormaient le bourreau et la victime. Je revis les deux jeunes filles telles que je les avais connues, l'une avec sa beauté pâle et sombre, l'autre riante et jolie comme une matinée de printemps, couchées maintenant toutes deux dans la terre humide ! Le silence du soir remplissait ce lieu paisible. Ma cousine, toujours à genoux, pleurait sans bruit.

Elle se leva enfin.

—Partons, dit-elle, tout mon bonheur est là. Nous nous éloignons lentement, laissant derrière nous ces deux destinées qui dormaient là, enfouies et inconnues, comme tant d'autres dont le monde ignorera toujours le dernier mot.

JULIA KAVANAGH.

RECETTES UTILES

ALCOOL CAMPHRÉ.—Prendre 500 grammes d'alcool rectifié à 90 degrés et y faire dissoudre 50 grammes de camphre pur, puis filtrer.

REMÈDE CONTRE LES AIGREURS D'ESTOMAC.—Les aigreurs d'estomac ont souvent pour cause un état de constipation plus ou moins prononcé. On peut les faire passer en prenant une cuillerée de magnésie calcinée, la délayant dans un quart d'eau sucré, de lait ou de thé, et avalant d'un trait. La dose doit être renouvelée à plusieurs reprises, mais à des intervalles de quatre ou cinq heures, si l'incommodité n'a pas disparu.

COLLE POUR LA FAÏENCE.—Pétrir avec un peu d'eau de manière à former une pâte ferme et liée, une poignée de farine de froment. Quand on a formé avec cette pâte une boule bien homogène, on continue de la pétrir, mais en la tenant sous le filet d'eau que laisse échapper le robinet d'une fontaine. Cette eau enlève de la pâte tout ce qui n'est pas le gluten. Quand l'eau retombe claire et non plus blanchâtre, la colle est prête à être employée. On s'en sert pour enduire les parties brisées que l'on rapproche, que l'on rajuste et que l'on maintient jusqu'à parfait séchage.

COLLE POUR LA PORCELAÏNE ET LE VERRE.—Délayer dans de l'eau-de-vie coupée de son poids d'eau 15 grammes d'amidon, 25 grammes de craie finement tamisée ; ajouter de 7 à 8 grammes de colle forte, et faire chauffer jusqu'à ébullition. Après quelques bouillons, ajouter, tout en agitant jusqu'à parfaite dissolution, de 7 à 8 grammes de térébenthine de Venise. Conserver en flacons bien bouchés.

AUTRE RECETTE.—Pour les objets de faïence, de porcelaine ou de verre qui n'ont aucune fatigue à supporter, on peut faire usage, en guise de colle, d'un mélange d'eau gommée et de farine bien incorporées ensemble et présentant l'apparence d'un sirop demi-épais.

BLESSURE D'ANIMAUX DETRAIT.—Lorsqu'un cheval ou un bœuf a eu le cou écorché par son attelage, le remède le plus efficace consiste à appliquer sur l'écorchure du blanc de plomb humecté avec du lait. Lorsqu'on n'a pas de blanc de plomb sous la main, on peut se servir de peinture blanche ordinaire. Ce remède, appliqué dès le commencement du mal, guérit infailliblement et radicalement.

MELANGES

LA MURAILLE DE LA CHINE.—La grande muraille de la Chine a été mesurée dernièrement à différents endroits, par M. Unthank, ingénieur américain engagé dans la construction d'un chemin de fer chinois.

La hauteur serait de 18 pieds et la largeur de 15. A chaque centaine de verges à peu près, il existe une tour ayant 24 pieds carrés et de 20 à 25 pieds de hauteur.

M. Unthank a rapporté avec lui une brique tirée de la muraille, laquelle est supposée avoir été faite 200 ans avant J.-C.

Dans la construction de cette immense barrière en pierre, les contracteurs n'ont pas essayé de se détourner des difficultés de terrains, ils les ont surmontées. Sur une longueur de 1300 milles cette muraille traverse les plaines, franchit les montagnes, et chaque pied des fondations est en granit très-fort et le reste de la construction en solide maçonnerie.

Dans plusieurs endroits, il y a des précipices qui n'ont pas moins de mille pieds de profondeur par-dessus lesquels passe cette construction gigantesque, qui ne s'arrête qu'au bord des grandes rivières sur les bords desquelles sont construites les deux tours.

Ce serait un travail presque impossible de calculer le temps qui a été nécessaire à cette construction ainsi que l'argent qui a été dépensé.

Cette œuvre, qui était un empêchement à l'invasion des Tartares en Chine, surpasse tout ce que l'antiquité et le moyen-âge nous ont laissé comme souvenirs. Les pyramides d'Egypte ne sont rien à côté de la grande muraille de la Chine.

L'avenir appartient à l'électricité. On n'en peut douter en voyant tous les jours une application nouvelle de cet agent.

Quoique née d'hier et encore imparfaitement

connue, elle est devenue l'une des forces les plus universelles qui existent.

Aujourd'hui, nous arrivons d'Amérique la nouvelle de l'emploi de l'électricité dans le maniement des chevaux, en vue d'empêcher les trop nombreux accidents qui se produisent lorsque ces animaux s'emparent.

Le système est très-ingénieux et de la plus grande simplicité.

Le cocher a sous son siège un appareil électromagnétique qu'il manœuvre à l'aide d'une petite poignée. Un fil de métal court le long des rênes et aboutit au mors, en suivant sur toute sa longueur l'épine dorsale du cheval. Il suffit d'imprimer un choc subtil à la machine pour arrêter court le cheval le mieux lancé ; l'animal vicieux ou trop ardent est soudain transformé en une espèce de cheval de bois, les pieds rivés au sol. Au contraire, a-t-on affaire à un animal trop lent et veut-on en obtenir un effet opposé, il n'y a qu'à imprimer à l'appareil une série de petits chocs au moyen de la manivelle. Le cheval se sent excité, et, aurait-on attelé à sa voiture l'animal le plus poussif, il sera subitement doué d'une agilité et d'une vigueur merveilleuses.

Les expériences qui ont eu lieu de l'une ou de l'autre manière ont parfaitement réussi, et l'électricité ne doit avoir, paraît-il, aucune influence fâcheuse sur le système nerveux du cheval.

* *

L'UNE DES SUITES DE L'ABUS DU TABAC.—M. le docteur Depierris a fait de curieuses expériences pour démontrer les effets de dépression que produit le tabac sur l'organisme ; il en a tiré comme conséquence un argument contre l'abus du cigare, de la pipe et de la cigarette.

Un coq de race pure fut enlevé, chaque soir, à la compagnie de ses poules et déposé dans un compartiment où l'on faisait brûler lentement, pendant la nuit, sur un petit réchaud, six grammes de tabac de caporal. Il restait dans ce fumoir jusqu'au matin.

Au bout d'un mois, ses dix poules avaient pondé 48 œufs, qu'on fit couvrir. Il s'en trouva 4 de clairs par douzaine. Sur les 32 poulets éclos, 9 périrent pendant l'élevage.

Une expérience comparative était faite, en même temps, sur un autre coq qui n'était pas soumis aux vapeurs du tabac : sur les œufs pondus par ses poules, il n'y en eut qu'un de clair par douzaine, et sur 32 poulets il n'en mourut que 4 pendant l'élevage.

Tous ces poulets furent ensuite mêlés ensemble dans la basse-cour ; ceux qui provenaient du coq nicotiné étaient marqués d'un drap rouge à la patte. Ce qui frappait chez ces derniers, comparés aux autres, était ; l'infirmité du volume et du poids, le manque de vigueur, le défaut d'animation de la crête, de lisse et de brillant dans le plumage, qui sont les meilleurs signes de la santé de la jeune volaille.

Après avoir été soumis pendant six mois aux fumigations du tabac, le pauvre coq en fut affranchi, et les deux familles furent réunies en une seule, dans la basse-cour ; mais là, il vivait honteux et misérable, battu par l'autre coq, repoussé par les poules, et contraint à faire bande à part.

Une expérience du même genre eut lieu sur deux lapins dont l'un fut exposé, chaque nuit, aux vapeurs du tabac, et l'autre en fut exempt. On leur donna même nombre de femelles. Celles du lapin nicotiné mirent au jour 13 petits ; celles de l'autre en eurent 27. Au bout de trois mois, des 13, il n'en restait que 9 ; tandis que des 27 il en restait 21.

Ces expériences ne démontrent-elles pas combien le tabac affaiblit la force et la puissance des êtres organisés et ne font-elles pas entrevoir l'une des causes de la mortalité pendant les premiers mois de l'existence ?

* *

POISSON ÉLECTRIQUE.—Il arrive parfois qu'en posant le pied sur le sable, au bord de la mer, on éprouve une sorte d'engourdissement douloureux du pied : on a posé le pied sur un poisson électrique qui, se sentant en péril, a lancé sa décharge électrique. L'effet produit par ces poissons appelés électriques est des plus variables. Un poisson de taille ordinaire, un turbot, par exemple, est pour ainsi dire foudroyé par son adversaire ; il reste immobile pendant quelques instants, que celui-ci met à profit pour l'avaler, avant qu'il ait repris l'usage de ses sens. D'autre part, Humboldt rapporte que les gymnotes du Brésil et de l'Amérique du Sud paralysent à tel point les chevaux et autres grands animaux qu'elles attaquent, que ceux-ci se noient, faute de force et paralysés pour ainsi dire par la secousse électrique. Il en est de même pour les hommes qui souffrent par ces décharges redoutables. Sous nos climats, toutefois, la commotion électrique produite par les torpilles est bien moindre : c'est tout au plus si le nageur éprouve un engourdissement douloureux.

Les poissons électriques ne fournissent que rarement deux décharges consécutives ; la seconde est toujours plus faible que la première. On ne sait trop si la torpille ressent quelques effets de la commotion qu'elle produit.

* *

A l'occasion des fortifications françaises longeant la frontière suisse du Jura bernois, la *Schweizerische Militär-Zeitung*, de Bâle, publie un article, dont nous reproduisons le passage suivant :

—Les fortifications pour la défense de la trouée de Belfort, qui, entre les Vosges et le Jura, donne accès dans le sud et l'ouest de la France, se composent des forts de Giromagny, de la forteresse de Belfort, des forts du Mont-

Vaudois, du Mont-Bart et de Lomont, formant du nord au sud une ligne à peu près verticale et à courbe accentuée. En outre, entre Montbéliard et Lomont, le Doubs couvre le front Est. Quant au fort Grammont, dont on a rêvé, il n'existe pas, et il n'est pas même question de sa construction. Le Mont-Grammont est situé à 6,000 mètres au sud de Delle et appartient en réalité au plateau de Croix de 30 mètres plus haut (622 m.), et avec lequel il est lié. Il est éloigné de 5,000 mètres de la frontière suisse la plus rapprochée et 10,000 mètres de Porrentruy, qu'il serait censé menacer. Quoique formant la ligne la plus courte pour Belfort, ni le Grammont, ni le plateau de Croix, qui vaut déjà mieux, ne peuvent servir de fortifications aux Français, parce que ces deux positions peuvent être tournées depuis le sol suisse et que les Français doivent préférer établir leur ouvrage d'extrême sud au Lomont, près du pont de Roide. La seule chose qui soit juste dans les bruits répandus et qui ont donné naissance à l'importance du Grammont comme point à fortifier, c'est la découverte faite, lors de coupes de bois récentes, de tombeaux et de vestiges de fortifications celtiques, ainsi que d'instruments divers provenant de l'âge de pierre. Le fort Lomont est éloigné, en tout cas, de plus de 8,000 mètres de la frontière suisse, à Domvant, et ainsi avoisons-nous raison lorsque nous disions que la ceinture de forteresses françaises ne menace en aucune façon la Suisse, parce qu'elle est trop éloignée de la frontière et qu'elle ne peut atteindre aucune des positions d'où nous pourrions nous trouver dans le cas de défendre notre neutralité.

LES FEMMES

La femme la plus innocente peut quelquefois paraître criminelle, tandis que celle qui est coupable trouve souvent le secret de tirer de ses infirmités même de quoi les colorer, et de quoi paraître innocente.

* *

Le cœur d'une femme est la plus grande des contradictions : rien n'est plus indéchiffrable que ses sentiments, et la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses passions.

* *

Rien ne détermine si puissamment une femme à bien traiter un amant, que la concurrence d'une rivale.

* *

Tous les caprices des femmes ne se ressemblent pas : chacune a les siens.

* *

Dès qu'il s'agit de faire l'éloge d'une jolie femme, les deux sexes ont leur langue à part : les femmes disent qu'elle est assez bien, et les hommes la trouvent adorable.

* *

La contrainte est la mère des desirs : gêner ceux d'une femme, c'est donner aux ressorts de son imagination plus de force et d'élasticité. Telle qui aurait été sage par tempérament, se fait coquette par contradiction.

* *

Tous les hommes sont convaincus de la faiblesse des femmes, et tous les hommes en sont esclaves. Jamais leur empire n'a été plus despotique qu'il l'est aujourd'hui : elles mettent à profit l'esprit, la beauté, la ruse, et toutes les minauderies dont elles font métier, pour assurer leur pouvoir ; leur grande et principale étude est la dissimulation. Nous ne pouvons presque plus leur reprocher l'indiscrétion ; à force de leur faire la guerre à cet égard, nous leur avons appris à être secrètes.

* *

Les femmes, à les bien définir, sont un mélange de légèreté et de prudence, d'amour pour le plaisir et de respect pour la vertu ; de bonté et de vengeance, d'ambition et de générosité ; en un mot, les femmes de notre siècle sont de véritables caméléons.

* *

Il est des femmes qui sont douces, insinuates, fertiles en détours, qu'on nomme *aigres-douces* : il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits ; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse et absolue, une fierté impérieuse, et sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance ; et ce n'est qu'après avoir aimé ces petits agneaux, qu'on s'aperçoit qu'on devait les haïr.

M. X... dit le *Figaro*, avait eu une légère discussion à son cercle. Un enfantillage : pas de quoi fouetter un chat.

Mais M. X..., qui est très-rageur, voulait absolument vider le différend par les armes.

—Mais c'est insensé, lui dit sa femme. Ce duel ferait du bruit, du scandale. Puis, tu peux être blessé, tu peux être tué, malheureux !

Passant alors à un autre ordre d'idées :

—Et que deviendrais-je, moi ? D'abord, ce serait un deuil éternel. Puis, je serais réduite à la gêne, à la misère... car toute la fortune est à toi... et, comme tu n'as pas fait de testament, elle reviendrait à tes neveux, à...

—Mais si ! j'ai fait un testament, par lequel je te laisse tout ce que je possède, et que voici.

—Ah ! c'est bien, s'écria Mme X..., en parcourant le testament d'un bout à l'autre. C'est grand, c'est généreux, c'est sublime ! Et maintenant, dit-elle (en mettant le papier dans sa poche), et maintenant... va te battre !